

# FOI ET DEVELOPPEMENT

49 rue de la Glacière - 75013 Paris - France  
Tel 33(0)1 47 07 10 07 - e-mail: publications@lebrete-irfed.org

N° 322 – mars 2004

## L'AVENIR DE L'HUMANITÉ EST ENTRE NOS MAINS

par René Lenoir\*

« *L'exclu est un inutile au monde* ». La formule remonterait à un attendu du tribunal de Bourgogne au XV<sup>e</sup> siècle, cité par René Lenoir lors d'une table ronde des Semaines sociales de France en 1999. Depuis plusieurs décennies, l'exclusion est au cœur de la réflexion de cet ancien inspecteur des finances. En 1974, à 46 ans, il publiait déjà un ouvrage sur *Les exclus* (Seuil) qui rappelait que « *personne n'est à l'abri de l'exclusion* ». Cet essai amorçait également une longue réflexion sur le mal d'isolement, les « réflexes d'emmurés », et, pour en sortir, la nécessité d'une quête incessante de beauté, de justice et de sens.

René Lenoir, qui a beaucoup écrit, se dit convaincu que « *le pire des maux est la solitude* ». Pas seulement celle qui exclut un individu des réseaux sociaux et des bienfaits de la croissance économique ou de la culture mais celle qui le coupe de ses racines cosmiques. L'homme, affirme-t-il, est un « *résonateur de l'univers – comme un diapason* ». Que devient cet homme dans la mutation informationnelle qui a pris à la fin du XX<sup>e</sup> siècle le relais de la révolution industrielle ?

Vaste sujet. Certes, « *nous vivons dans un monde dangereux* » mais René Lenoir se sent en connivence avec l'univers, une expression qui lui est chère. Dans *Repères pour les hommes d'aujourd'hui*, publié en 1998 (Fayard), il nous avoue : « *Depuis l'enfance j'absorbe par tous mes sens en éveil. Je me sens à la fois fils des étoiles et frère de tous les êtres vivants* ». Une profonde connivence l'a conduit aussi dans le sillage de Lebrete, dont il a maintes fois cité l'influence sur sa propre pensée, ainsi protégée contre les « *idéologies pernicieuses* ».

Les écrits de René Lenoir, dont il donne dans son article une synthèse puissante, se gardent de confondre le danger de l'avenir avec le pessimisme sur l'histoire. Nous trouvons chez lui des résonances de la philosophie d'Albert Camus et notamment la conviction que « *l'homme est la seule créature qui refuse d'être ce qu'elle est* ». Lenoir soutient pour sa part que « *l'espèce humaine a raison de refuser d'être "seulement" ce qu'elle est* », mais il ne croit pas à une société du « toujours plus » qui traduirait ses aspirations par la seule accumulation des richesses. Le sens de l'avenir, « *la flamme anxieuse* » de l'espérance, apprend à notre liberté la force de « *rejeter l'inéluctable et de rêver de l'impossible* ». René Lenoir n'est pas du tout un arrogant donneur de leçon. C'est "seulement" un homme qui cherche une sagesse pour notre temps.

*Albert Longchamp*

\* Ancien secrétaire d'Etat à l'Action sociale, René Lenoir est l'auteur de plusieurs ouvrages dont *Le tiers monde peut se nourrir* (éditions Fayard) qui lui a valu le prix Louis-Joseph Lebrete en 1983 et *A la recherche du sens perdu* (éditions Michalon, 2003) auquel le texte ci-dessous se réfère. René Lenoir a travaillé plus de 20 ans en Afrique.

**N**ous vivons dans un monde dangereux, surarmé, où beaucoup de gens au Sud ont faim, où beaucoup de gens au Nord ont peur. Comment n'éprouverions-nous pas le besoin d'éradiquer la barbarie intérieure qui nous met en péril - car l'humanité n'est menacée que par elle-même. Comment n'aurions-nous pas la volonté de construire une société apaisée, moins inégalitaire, plus riche du dialogue de ses cultures ?

Pour que l'espérance de cette société soit commune aux croyants et aux incroyants, il faut que plusieurs conditions soient remplies. Certaines sont en voie de l'être et peuvent conduire à réaliser les autres. Il y a davantage de points communs que de distance entre croyants et non-croyants. Les religions savent maintenant qu'elles doivent vivre ensemble, bannir les identités meurtrières, et faire de la laïcité un des fondements de l'Etat. Les non-croyants reconnaissent que les religions ne sont pas pure invention et qu'elles font émerger, au travers de leurs mythes fondateurs, de véritables connaissances de l'homme.

## **Des différences à ne pas gommer**

Certes, un peu partout dans le monde, les fondamentalistes religieux s'agitent. Mais ils sont partout combattus. Quant aux fondamentalistes laïques, ils perdent pied chez les peuples devenus plus subtils dans leur approche du réel. Il ne s'agit pas de gommer les différences. Elles sont nécessaires au débat, devenu dialogue, qui nous fait progresser vers une vision commune de l'existence et de l'humanité à accomplir.

Il est donc nécessaire de resituer l'homme dans un cosmos ordonné, de montrer qu'il n'a pas épuisé ses potentialités dans une évolution inachevée. Puis de s'acheminer vers une hypothèse cosmogonique<sup>1</sup> qui se recommande à la raison sans pouvoir la contraindre.

A un certain stade de l'évolution, l'homme s'est délivré d'une partie des chaînes dans lesquelles la nature l'avait enfermé. La société et la culture ont prolongé cette évolution jusqu'à un certain point. Seul l'homme lui-même peut procéder au finissage ultime.

Écoutons Pic de La Mirandole<sup>2</sup> faisant parler Dieu : *«Je ne t'ai donné ni visage ni place qui te soit propre ni aucun don qui te soit particulier, ô Adam, afin que ton visage, ta place et tes dons, tu les veuilles, les conquières et les possèdes par toi-même... Je ne t'ai fait ni céleste ni terrestre, mortel ou immortel, afin que de toi-même, librement, à la façon d'un bon peintre ou d'un sculpteur habile, tu achèves ta propre forme».*

Voilà un homme qui, en plein XV<sup>e</sup> siècle, possède de l'homme la vision à laquelle nous sommes parvenus : pas de place particulière sur la terre, ni ange ni démon, libre de parachever sa forme. Superbe programme ! On croirait entendre Michel Foucault<sup>3</sup> parler de la construction de soi. Cette transformation du sujet implique une spiritualité. Foucault, se référant davantage aux Grecs qu'au christianisme, remet en avant l'amour - *agapé* présent autant qu'*éros* - et l'ascèse, une vertu passée de mode depuis longtemps.

Les objectifs à réaliser par l'humanité dans le siècle qui commence découlent d'une prise en compte des valeurs morales reconnues et partagées par la majorité des hommes,

---

<sup>1</sup> Récit mythique ou théorie de la formation de l'univers.

<sup>2</sup> Philosophe italien (1463-1494), spécialiste de la kabbale (interprétation de la Bible), il montra les liens existant entre les différentes religions. Il fut déclaré hérétique par la curie romaine.

<sup>3</sup> Philosophe français (1926-1984) tourné vers les études sociologiques et psychiatriques.

même s'il subsiste un désaccord sur leur origine. Si le relativisme à leur égard continuait de se développer en Occident, la démocratie s'effondrerait dans l'espace même qui l'a promue.

C'est pourquoi toute philosophie, qui prétend qu'un fatum<sup>4</sup> implacable s'applique à l'homme, lui dénie la liberté de modifier ses comportements et de se construire, ruine toute espérance de transformation personnelle et, par voie de conséquence, toute espérance de transformation collective.

## **Renoncer à la volonté de puissance**

Au contraire, l'homme, désormais mieux situé dans le cosmos et dans l'échelle animale, est amené à sortir de son ego et de son ethnie, à se reconstruire en transformant sa pensée. Il pourra alors renoncer à la volonté de puissance, relativiser la possession des richesses, se lier aux autres dans un destin commun.

Affaiblir les ambitions prométhéennes de quelques-uns et refréner les appétits de consommation de tous dans les pays riches constituent une même démarche. Il y faut de la sagesse. Une sagesse qui s'enseigne, qui mette chaque être face à sa conscience, et rende palpable l'espérance commune. Le protocole de Kyoto est l'un des premiers jalons de cette voie de sagesse.

Le temps paraît venu d'une évolution pleine de sens des comportements individuels et collectifs. Un survol des quarante dernières années du XXe siècle conduit au constat d'une indétermination croissante dans la société et d'une incertitude non moins croissante dans les esprits et les cœurs.

L'indéterminisme avait commencé au premier tiers du siècle dernier avec la mécanique quantique et l'abandon du déterminisme absolu en science. Les étapes de son extension s'observent ensuite dans tous les domaines :

- l'effondrement de la conception d'un progrès automatique dans l'histoire ;
- l'abandon progressif du taylorisme dans les entreprises ;
- l'abandon en 1971 d'une partie des règles financières élaborées à Bretton Woods<sup>5</sup> en 1944 ;
- l'effacement relatif des référentiels sociaux dans les années 60 ;
- la montée de l'individualisme, l'éclatement des familles ;
- la poussée de l'irrationnel : sectes, drogues, médecines sauvages ;
- le flou en matière de croyances (*New Age*)
- l'environnement économique et écologique moins maîtrisable, avec l'interconnexion des bourses de valeurs au début des années 80 et la transformation du capitalisme industriel en capitalisme financier
- le développement de l'instabilité du travail, du travail précaire, du chômage ;
- la montée corrélative de la violence et de l'insécurité ;
- l'entrée sur le marché mondial de pays totalisant 4 milliards d'habitants, avec crises répétées de la dette, non maîtrisées par le FMI et la Banque mondiale.

---

<sup>4</sup> Fatum : ce qui est écrit, destin, fatalité.

<sup>5</sup> Accords signés en 1944 et portant sur la réforme du système monétaire international.

## Les ingrédients d'une explosion sociale

L'ère informationnelle où nous sommes entrés, avec ses logiciels et son informatique, amplifie ce mouvement de dérégulation de l'économie. L'information numérisée l'accélère encore. Une part croissante de l'économie est capable de produire plus de biens avec de moins en moins de travail humain.

Les investissements lourds - logiciels, programmes, découvertes - se font en amont du processus de production. Ensuite, fabriquer une automobile, un CD ou une boîte de médicaments de plus ne coûte pratiquement rien. Des surproductions chroniques apparaissent car on s'efforce d'abaisser les coûts en produisant davantage. D'où les fermetures d'usines, le chômage, la destruction de stocks. Des laboratoires pharmaceutiques en viennent à détruire des tonnes de médicaments quand la mode change ou qu'un concurrent invente une nouvelle molécule.

Voici nos gouvernements affrontés à ce scandale d'une surproduction accompagnée de chômage et d'une sous-consommation pour une partie de la population : de 10 à 15% au Nord, de 60 à 80% au Sud. Tous les ingrédients d'une explosion sociale à plus ou moins long terme, déjà perceptible au travers de la violence et du terrorisme, sont réunis.

Or les institutions étatiques incapables d'appréhender les conséquences de la mutation informationnelle, imprégnées de réflexes hérités du siècle précédent, risquent de poursuivre encore longtemps une politique que beaucoup d'électeurs commencent à trouver archaïque. C'est pourquoi je m'adresse, par-dessus elles, à chaque homme. Nous sommes libres, nom de Dieu ! Plus exactement nous le sommes avec sa permission (on me passera cette formule anthropomorphique) si nous comprenons qu'au commencement était l'aventure ; si nous réalisons que le message d'un petit groupe ou même d'un seul homme, à la manière de Gandhi, peut aujourd'hui se diffuser sur toute la terre à la vitesse de la lumière et si nous prenons la mesure de l'émergence d'une société civile planétaire.

Une vue sereine de l'histoire montre en effet qu'aucune évolution n'est définitive : les cycles se succèdent. Et les fondements anthropologiques sont solides. Le moment est venu, en s'appuyant justement sur ces fondements, de faire démarrer un nouveau cycle, début d'une ère nouvelle - celle de la construction d'une société planétaire - et d'enterrer les « temps modernes » qui ont charrié autant de maux que de bienfaits.

J'entends dire: le capitalisme financier a triomphé, il faut faire avec. Faire avec, c'est accepter que la richesse s'accumule de plus en plus dans les mêmes mains, celles des actionnaires et des investisseurs institutionnels, provoquant la révolte des laissés-pour-compte; c'est accepter que l'écosystème soit mis à mal ; que des biens communs comme l'eau et l'air ne soient plus protégés ; que la survie d'une partie importante de l'humanité ne dépende plus du travail de chacun mais d'allocations sociales ou de l'aide dite humanitaire.

Passés certains seuils critiques de développement, plus les grandes réalisations des sociétés industrielles croissent, plus elles deviennent contraires aux objectifs visés : trop de transports immobilise, trop de consommation médicale menace la santé, trop de textes juridiques multiplie les conflits et freine les initiatives, trop d'énergie consommée met en péril la vie future, trop d'information oblitère le sens. La société du toujours plus paralyse l'épanouissement du vivant.

## Un retournement des comportements individuels

Ce modèle n'est pas soutenable. J'entends les remarques goguenardes: « *Vous préconisez une politique contra-cyclique. Quel gouvernement vous suivra ? Regardez ce que font les gouvernements socialistes européens. Et l'Albanie, soustraite un demi-siècle à l'emprise capitaliste, voyez ce que ça a donné* » ! Je sais cela. Je ne préconise pas une politique contra-cyclique mais un comportement nouveau. Je ne m'adresse pas d'abord aux gouvernants mais aux hommes de bonne volonté qui peuvent se retrouver dans une espérance commune. C'est pourquoi il fallait en montrer les fondements.

Quels sont ces comportements contra-cycliques ou plutôt antimodes, à développer? Tous ceux qui ont rapport à la richesse et à la consommation : la mesure, la sobriété, le commerce dit équitable, l'économie solidaire. Ce qui suppose que le désir ne soit pas régulé par l'angoisse mais par le projet personnel. Et tous ceux qui ont trait au rapport à l'autre : l'ouverture, la discussion, l'amitié, le don, l'amour. Ce qui suppose des espaces renouvelés d'échanges, rendus possibles, au moins dans les sociétés riches, par le temps libéré. Cela fait beaucoup de petites et de grandes vertus à retrouver.

Ce retournement des comportements individuels, générateur à terme d'un changement des politiques, n'est pas utopique. Il est déjà à l'œuvre. Des groupes de méditation, qui n'ont rien à voir avec les sectes, se multiplient. L'été, les monastères chrétiens ou bouddhistes refusent du monde et l'on apprend que les non-croyants y sont aussi nombreux que les fidèles. Les associations, où croyants et non-croyants militent ensemble, mènent le combat contre la pauvreté et l'exclusion.

Au plan international, les organisations non gouvernementales (ONG) ont amené la Banque mondiale à modifier sa politique. Porto Alegre a conduit Davos à changer de discours. L'absence d'une gouvernance mondiale inspirée par les besoins prioritaires des hommes est critiquée partout. Les consommateurs veulent des produits sains et non polluants. Les producteurs sont obligés d'en tenir compte. Les placements éthiques se multiplient; ils ont pris une grande ampleur aux Etats-Unis, amenant les entreprises à tenir compte de l'intérêt des salariés, de l'environnement et à ne pas nuire aux pays du Sud.

Signe prometteur, le monde se démasculinise. Dans les pays du Sud, partout où la femme accède à des responsabilités professionnelles, sociales ou politiques, la société évolue en bien. Tout simplement parce que la femme porte en elle, depuis des millénaires, par vocation génétique, au même titre que la louve, les vertus de protection, de préservation, d'attention, de sagesse. Elle sait aimer. Les militantes féministes auraient tort de revendiquer les qualités masculines. Laissons à l'homme la pulsion de domination, ou mieux, faisons tout pour la réduire.

## La société civile se mobilise

Une étude américaine sur les acteurs de changement de la société a été menée auprès de plus de 100 000 personnes pendant quinze ans par une équipe dirigée par le sociologue Paul H. Ray et la psychologue Sherry Ruth Anderson. Elle révèle, sous le titre *L'émergence des créatifs culturels*<sup>6</sup>, qu'un quart environ des citoyens américains vit d'ores et déjà dans un système de valeurs et de comportements complètement nouveaux, ouvert

---

<sup>6</sup> Edition Yves Michel, 2001.

à l'écologie, à la solidarité, aux valeurs féminines et à l'éveil intérieur. Or la société américaine a toujours précédé le mouvement des autres sociétés occidentales.

D'une façon générale, sous diverses formes, la société civile se mobilise sur des objectifs ciblés. Une démocratie participative émerge, utile complément à la démocratie représentative. On découvre que le comportement des hommes, dès que se cristallise un mouvement, se met à infléchir la courbe d'un cycle.

Partout des voix s'élèvent pour que la science économique reconsidère, dans ses calculs, la notion de richesse en y intégrant le développement humain. La subordination du droit commercial aux droits humains inscrits dans la Déclaration universelle des droits de l'homme suppose l'emploi d'indicateurs sociaux, environnementaux et éthiques plus complets que l'actuelle mesure du PNB. De la sorte, les fondamentaux de l'économie seront intégrés dans des fondamentaux écologiques et anthropologiques essentiels à la survie de l'humanité.

Sur ce point, des progrès significatifs sont en cours. Les rapports du programme des Nations unies pour le développement s'enrichissent de nouveaux indicateurs. Des recherches sur le capital humain et naturel sont soutenues par la Banque mondiale et l'OCDE. Depuis le sommet de Cardiff, l'Europe a entrepris l'élaboration d'indicateurs ambitieux dans le domaine de l'environnement.

Affaire de spécialistes que tout cela ? Non. Ces progrès montrent qu'à tous les niveaux, les responsables institutionnels ont pris conscience des limites d'une science économique que la « révolution du vivant » et la mutation informationnelle obligent à se renouveler. Ne sous-estimons donc pas, face aux supposées évolutions inéluctables, l'influence de la pensée sur les gouvernants. Une pensée qui se diffuse aujourd'hui par mille canaux.

## **Une flamme tremblotante**

Cette même pensée commence à modifier le comportement des entreprises. Aux Etats-Unis, l'investissement dit éthique ou socialement responsable représente 12 % de l'épargne gérée par les investisseurs institutionnels. Ce qui conduit un nombre croissant d'entreprises à se placer sous la bannière du développement durable et à respecter des critères tels que le respect des intérêts des salariés, des consommateurs, de l'environnement et des pays du Sud.

Critères que se chargent d'apprécier des gestionnaires de fonds de pension ou des agences spécialisées telles que le *Domini 400 Social Index* et le *Dow Jones Sustainability Index*. En Europe, le mouvement est à peine amorcé. Mais la création par Nicole Notat de Vigéo, agence de notation-évaluation des performances sociales, environnementales et sociétales des entreprises européennes, est un signe prometteur. A nous tous, citoyens, consommateurs, chefs d'entreprises, manieurs de plume et de micro, d'amplifier ce mouvement.

Sur un tout autre plan, les apprentis dictateurs et autres génocidaires en puissance savent désormais qu'une Cour pénale internationale, dont la création a été approuvée par 135 pays, s'installe à La Haye et que le droit d'ingérence trouve de plus en plus de défenseurs aux Nations unies. Tournant judiciaire révolutionnaire dont les grandes puissances réticentes devront bien finir par tenir compte.

Un malin génie s'est obstiné à détruire au plan collectif cette dignité, visible ou cachée, de tant d'hommes, ces justes qui nous sauvent du mépris des dieux. Non, l'humanité n'est pas la « couronne de la création ». Pas encore en tout cas. Mais comme l'exprime si bien Péguy, l'espérance n'a pas faibli :

*« Une flamme tremblotante a traversé l'épaisseur des mondes.  
Une flamme vacillante a traversé l'épaisseur du temps.  
Une flamme anxieuse a traversé l'épaisseur des nuits ».*

L'espèce humaine a raison de refuser d'être « seulement » ce qu'elle est. Si l'homme rechigne à être enfermé dans l'homme, c'est que son être est devenu le contenant étroit d'un contenu qui ne cesse de grandir. N'enfermons pas non plus l'humanité sur elle-même.

De la cosmogonie incluse dans toute existence et donc dans l'aventure humaine tout entière découle pour nous (et pour toute autre vie dotée d'intériorité s'il en existe une ailleurs dans l'univers) une écrasante responsabilité. L'aventure est entre nos mains fragiles. Nous avons les moyens de faire évoluer la création vers un épanouissement ou vers un effondrement. Nous n'avons donc pas le droit de faire n'importe quoi sur notre planète. Nous ne pouvons devenir les metteurs en scène de notre propre mort cosmique.

Au nom de quoi affirmer que nous avons un devoir cosmique ? Au nom de cette exigence éthique au fond de nous qui fait partie de notre vie et de notre histoire. Au nom de cette aspiration qui nous tire vers l'Un, de cet appel vers la plénitude que des hommes, des mystiques et des poètes, partout dans le monde, vivent intensément.

Au nom de ce presque rien dont l'invisible présence nous comble. Au nom de cette vie qui perdure depuis deux milliards d'années, nous fait frères de tous les êtres vivants, ne cesse de reflourir en danses, en chants, poésies et prières, ou d'exploser en révoltes. Au nom de cette liberté à nous offerte, dès la création du monde, de rejeter l'inéluctable et de rêver de l'impossible.

Cette aventure qui est au commencement fait de chacun le veilleur de l'humanité.

**René Lenoir**